

JOURNAL DU LOT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi

CAHORS ET DÉP^t : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un An, 16 fr.
HORS DU DÉP^t : — 6 fr. ; — 11 fr. ; — 20 fr.

CAHORS : A. LAYTOU, DIRECTEUR, RUE DU LYCÉE.

On est inscrit pour un abonnement de même durée, quand on ne renvoie pas le numéro qui suit l'abonnement précédent.

ANNONCES (la ligne) 25 cent.
RÉCLAMES — 50 —

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse.

L'Agence HAVAS, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 34 et Place de la Bourse, n° 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout le département est facultative dans le Journal du Lot.

DE CAHORS A LIBOS.

Tableau 1	Omnibus mixte.	Poste mixte.	Omnibus mixte.
Cahors. — Départ . . .	6 h 35	1 h 4	5 h 50
Mercuès	6 49	1 19	6 6
Parnac	7 1	1 32	6 19
Luzech	7 9	1 40	6 28
Castelfranc	7 22	1 55	6 44
Puy-l'Evêque	7 34	2 7	6 58
Duravel	7 45	2 17	7 8
Soturac-Touzac	7 55	2 27	7 18
Fumel	8 6	2 39	7 32
Monsempron-Libos Ar.	8 12	2 45	7 40
PARIS. — Arrivée	11 46 ^s	4 18 ^m	2 49

DE LIBOS A CAHORS.

Tableau 2	Poste mixte.	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.
PARIS. — Départ	2 h 30 ^s	9 h 50	7 h 30
Monsempron Libos — Dép	8 40	3 5	8 55
Fumel	8 48	3 15	9 3
Soturac-Touzac	9 1	3 28	9 16
Duravel	9 10	3 38	9 26
Puy-l'Evêque	9 19	3 48	9 36
Castelfranc	9 34	4 5	9 52
Luzech	9 47	4 19	10 6
Parnac	9 57	4 30	10 17
Mercuès	10 9	4 43	10 29
Cahors. — Arrivée	10 25	5 1	10 47

DE CAHORS A MONTAUBAN

Tableau 1	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.
Cahors. — Départ	4 h 40	10 h 35	5 h 20
Sept-Ponts	4 50	10 45	5 31
Cieurac	5 6	11 1	5 49
Labenque	5 15	11 10	5 57
Montpezat	5 28	11 23	6 10
Borredon	5 58	11 55	6 42
Caussade	6 9	12 8	6 56
Réalville	6 19	12 22	7 8
Albias	6 27	12 33	7 18
Fonneuve	6 36	12 45	7 28
Montauban. — Arriv.	6 48	1 2	7 45
TOULOUSE. — Arriv.	8 25	2 45	9 41

DE MONTAUBAN A CAHORS

Tableau 2	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.
TOULOUSE. — Dép.	5 h 5	11 h 35	3 h 14
Montauban. — Départ	7 25	10 h 35	4 50
Fonneuve	7 40	10 49	5 10
Albias	7 51	10 58	5 23
Réalville	8 3	11 7	5 38
Caussade	8 17	11 19	5 56
Borredon	8 35	11 36	6 20
Montpezat	9 15	12 10	7 11
Labenque	9 41	12 28	7 41
Cieurac	9 53	12 38	7 54
Sept-Ponts	10 9	12 51	8 12
Cahors. — Arrivée	10 18	12 59	8 22

Prime à nos Abonnés

UN MAGNIFIQUE PORTRAIT De Victor Hugo

PAR BOETZEL.
Prix : 3 fr. dans nos Bureaux ou 3 fr. 50 par la poste, au lieu de 10 fr. en librairie.
Monsieur le Directeur,
Quelques semaines seulement avant sa mort, le grand poète est venu dans mon atelier pour l'achèvement de ce portrait, qui a figuré au salon de 1885 et qui a été depuis, acquis par l'Etat, pour être placé au Musée de Luxembourg. Victor Hugo n'a posé que devant deux artistes contemporains : M. Bonnat et moi.
BOETZEL.

Cahors, le 16 Janvier.

NOUVELLES POLITIQUES

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du 14 janvier 1886.

M. le président du conseil donne lecture du Message présidentiel.

MESSAGE PRÉSIDENTIEL

Messieurs,
En m'élevant une seconde fois par son Assemblée nationale à la présidence de la République, la France m'a décerné un nouvel honneur dont je sens tout le prix, et qui ajouterait encore — s'il était possible — à ma reconnaissance et à mon dévouement.
Elle a voulu peut-être indiquer qu'elle est satisfaite de mes efforts pour exercer comme elle l'entend les hautes fonctions qu'elle m'a confiées ; mais elle a voulu marquer surtout quel prix elle attache à la stabilité dans le gouvernement de la République, ré-

pondant ainsi à ceux qui lui prêtent leurs desirs de changement.

Instruite par une longue et dure expérience, elle sait que la République, qui l'a relevée de ses désastres, est aujourd'hui plus que jamais son gouvernement nécessaire, le seul capable d'assurer son repos, sa prospérité, sa force et sa grandeur ; le seul qui puisse durer, parce qu'il est le seul approprié à son état démocratique et le seul conciliable avec la souveraineté nationale.

Elle a vu, en un demi-siècle, deux fois la monarchie et deux fois l'empire s'érouler dans des révolutions ; et quand on vient lui offrir une nouvelle restauration, elle sait que ce qu'on lui propose c'est encore une révolution, la plus redoutable de toutes, pour aboutir à un de ces gouvernements éphémères qu'elle a déjà subis et renversés.

Voilà pourquoi la France s'est attachée à la République et veut la stabilité de son gouvernement.

Le Parlement s'inspirera de sa pensée, en se préoccupant à son tour de la stabilité ministérielle, si nécessaire à la bonne gestion des affaires publiques, à la dignité du gouvernement républicain, à son crédit et à sa considération dans le monde.

Cette stabilité si désirable dépend de la constitution d'une majorité gouvernementale, l'impérieux besoin de l'heure présente. Elle est assurée, si les amis de la République savent le vouloir. Qu'ils se concentrent sur le terrain qui leur est commun ! Il est assez large et assez fécond pour qu'ils en puissent tirer, par leur union, toutes les satisfactions à donner aux besoins et aux vœux du pays.

Depuis les traités qu'elle a conclus avec la Chine, l'Annam et Madagascar, la République française est en paix avec toutes les nations. Elle n'a jamais cessé de l'être avec les peuples de l'Europe et de l'Amérique, dans le concert desquels la France a repris la place qui lui appartient.

J'acquitterai sa dette de reconnaissance envers ses armées de terre et de mer en disant qu'elle est fière d'elles et qu'elle les a suivies d'un regard maternel et confiant dans cette campagne de l'Extrême-Orient où elles ont porté si haut l'esprit de sacrifice, la bravoure et ces qualités militaires qui font l'orgueil de la France et sa sécurité.

Paris, ce 14 janvier 1886.
Le président de la République,
Signé : Jules GRÉVY.

FEUILLETON DU JOURNAL DU LOT

23 LES DRAMES DE CE TEMPS-CI

LA FAMILLE CAVALIÉ

LE COMMODORE NOIR

XI

LILIA

— Vous aimez beaucoup votre frère ?
— Oui, et pourtant . . .
— Quoi ? . . .

Lilia sourit en regardant :

— Figurez-vous, dit-elle, que je ne le reconnaitrais pas, et que lui ne me reconnaitrait pas non plus, si nous nous rencontrions par hasard. Comment cela ? . . .

— J'étais fort jeune quand il a quitté les Eaux-Vives : depuis j'ai beaucoup changé. Puis, je n'étais pas du voyage que mes parents ont fait en France quelques mois avant la déclaration de la guerre.

Aurélien resta triste et rêveuse. Son front était penché dans sa petite main ; elle paraissait suivre une idée dans le vide . . .

— Oui, Lilia m'avait déjà dit cela, murmura-t-elle . . .
— Vous me parlez ? reprit Lilia qui avait vu le mouvement des lèvres de miss Burton.
— Non . . . non . . . A propos, Pierre, je vous enlève. J'ai quelque chose à vous confier. Vous

me prêtez votre mari, Lilia ?

La jeune femme était sûre de l'amour de son mari comme du sien.

— Ne soyez pas longs, dit-elle . . .
— Non . . . rassurez-vous . . .

M. Jordan était inquiet malgré lui. Qu'avait donc à lui dire Aurélien de si mystérieux que sa femme ne put l'entendre ? Néanmoins il embrassa Lilia sur le front et suivit miss Burton dans le Boudoir où nous avons, le matin, introduit notre lecteur.

Le boudoir était sombre, car le jour commençait à tomber. Le colonel fit apporter des candélabres. Mais à peine la lumière fut-elle tombée sur le visage d'Aurélien qu'il resta stupéfait. L'expression de contentement qui y était peinte avait disparu. La jeune fille avait l'air d'être sous le coup d'une grande émotion. Ah ! quelle merveilleuse comédienne c'était que miss Aurélien Burton !

— Que vous est-il arrivé ? s'écria-t-il.
— A moi, rien, mais . . .
— Mais à qui ? . . .
— Chut ! parlez plus bas, reprit la jeune fille d'un ton navré. Elle pourrait entendre . . .

— Dieu ! Lilia ! . . .
— Avec vous, je serai franche. Lilia est atteinte par un grand malheur.

— Oh ! mon Dieu . . . parlez vite, parlez, mon amie, vous me faites mourir . . .

Pierre était soudainement devenu très-pâle. Il se laissa tomber assis sur un siège.

— Comme il l'aime ! murmura Aurélien, les dents serrées ; moi, l'on ne m'a pas encore aimée ainsi. Elle s'avança près du colonel et lui prit la

SÉNAT

Séance du 14 janvier.

ÉLECTION DU BUREAU

M. Le Royer est élu président.
MM. Humbert, Peyrat, Teisserenc de Bort, Magnin, sont élus vice-présidents.
Sont élus secrétaires : MM. Denis, Barbey, de Verninac, Frezouls, Guyat-Lavaline, Clément.
Sont élus questeurs : MM. Corbon, Rampon, général Pélissier.
Le Sénat s'ajourne à samedi.

Message de M. Grévy. — La plupart des journaux républicains louent sans réserve le Message de M. Grévy.

La Justice regrette qu'il ne parle pas de l'amnistie.

Les journaux monarchistes disent que le Message est insignifiant . . .

MM. Rochefort, Michelin, Basly, Camelinat, Laguerre reprennent la demande de la nomination d'une commission composée de 22 membres tendant à rechercher les causes et les origines de l'expédition du Tonkin, et de proposer enfin à la Chambre la mise en accusation des ministres.

L'expulsion des princes. — La Patrie dit : « On a trouvé, dans les papiers laissés par M. Allain-Targé, le projet d'un décret pour l'expulsion des princes. Ce projet, repris par M. Sarrien, a été présenté au président du conseil, qui a refusé d'adopter cette mesure.

Le rappel du général de Courcy. — Le départ de M. Paul Bert entraînera le retour du général de Courcy, qui sera en France dans le courant d'avril.

Les généraux Négrier et Jamont reviendront en même temps. Le général Warnet resterait la-bas en qualité de général commandant la division d'occupation.

Louise Michel a été libéré jeudi soir.

L'Émeute de Carthagène

Carthagène, 15 janvier.

Le chef de la tentative révolutionnaire, l'ex-député Antonio Galvez, n'est pas parti pour l'Algérie main affectueusement.

— Je vous expliquerais mal ce qui est arrivé, mon cher ami, dit-elle . . . Vous savez, il est de ces mots qu'on n'a pas le courage de prononcer. Mais lisez ceci . . . et vous comprendrez tout.

Pierre prit machinalement le journal que miss Aurélien lui tendait. C'était un exemplaire déjà vieux, de l'Indicateur du Missouri. Le colonel jeta les yeux sur le journal et étouffa un cri . . . Il venait de lire le récit de la catastrophe que nous connaissons. A la suite de l'article, étaient imprimées, en gros caractères, les lignes suivantes :

« Nous avons dit que miss Jeanne Cavalie avait disparu. M. Robert Cavalie, son frère aîné et par conséquent son tuteur, supplie tout honorable gentleman qui aura des nouvelles de cette jeune fille de les lui faire parvenir à l'ambassade de France, à Washington . . . »

« Cinq mille dollars de récompense si les renseignements sont bons. »

— Lilia aurait-elle eu raison ? s'écria le colonel comme frappé d'une idée subite. Mais il ajouta tristement :

— Non . . . pourquoi Jeannese serait-elle trouvée à New-York ?

— Comment annoncer cette catastrophe à Lilia demanda Aurélien.

— Oh ! elle est capable d'en mourir ! dit tout bas le colonel d'un accent brisé . . .

comme on l'avait dit. Il s'est retiré, à la tête de plus d'un millier d'hommes, dans les montagnes minières de Carthagène.

Bayonne, 15 janvier.
Les événements de Carthagène inspirent une vive inquiétude au gouvernement espagnol.

Assassinat du préfet de l'Eure.

M. Barrême, préfet de l'Eure, a été assassiné mercredi soir, sur la ligne de Paris à Cherbourg.

M. Barrême avait pris le train qui part de Paris à 6 h. 55 m., et qui fait son premier arrêt à 8 heures à Mantes. C'est entre Hooillies et Maisons, à 16 kilomètres de Paris, sur le premier pont de la Seine en contre-voie, dans un endroit éloigné de toute habitation, à 500 mètres environ de la gare de Maisons-Laffite, que le corps a été retrouvé.

Un mouchoir de coton commun, à carreaux rouges et blancs, bandait ses yeux et était violemment serré derrière la crâne. On remarqua une blessure derrière l'oreille droite, paraissant faite avec un instrument tranchant, d'après le médecin, mais qui semble plutôt faite par un coup de poing américain.

Dans les poches des vêtements, on trouva : une carte de circulation de la Compagnie de l'Ouest, au nom de « Barrême, préfet de l'Eure » ; deux lettres à son adresse ; une enveloppe non décachetée mais légèrement déchirée sur le coin et contenant 600 fr. en billets de banque ; un porte-monnaie renfermant 37 fr. 50 de menue monnaie. On n'a trouvé ni portefeuille ni montre ; le chapeau de la victime avait également disparu.

Les employés de la gare ont transporté le cadavre sur un brancard et l'ont exposé sous un hangar servant à la lampisterie.

Le docteur Lick a constaté que le cadavre portait, outre la blessure à l'occiput, une seconde blessure à la tempe gauche produite par la balle d'un revolver de petit calibre, qui a pénétré dans la tête à la profondeur de dix centimètres. Le projectile ayant atteint le cerveau, M. Barrême a dû être foudroyé.

peut l'avoir entraînée ici . . . Pourquoi non ? j'ai commandé quelques-uns des leurs, et je sais de quoi ils sont capables . . .

Aurélien était curieuse, comme toutes les autres femmes. J'ajouterai même qu'elle l'était davantage. Aussi suivait-elle des yeux le travail d'esprit auquel se livrait M. Jordan. Il y avait là pour elle une énigme incompréhensible.

— Eh bien ! vous décidez-vous demanda-t-elle enfin.

Il se leva.

— Écoutez chère Aurélien : j'ai d'abord été épouvanté en apprenant cet horrible malheur ! Etre obligé de raconter cela à Lilia ! . . . Et la date que donne ce journal est vraie : le crime a été commis la nuit même où elle a abandonné sa famille pour me suivre. Elle s'accusera d'avoir causé ce malheur, bien qu'elle soit innocente, et elle succomberait à son remords . . . Je veux au moins, si c'est possible, qu'une consolation immédiate lui soit offerte.

— Laquelle ?

— Jeanne était sa préférée, celle qu'elle adorait par-dessus tout. Je veux la retrouver

— Ce soir ?

— Oui.

— Mais c'est impossible !

— Non. Écoutez-moi.

M. Jordan expliqua rapidement à la jeune fille la rencontre qu'ils avaient faite, sa femme et lui, au delà du Harlem-Bridge.

— Mais puisque cet individu vous a dit que c'était sa fille ? répliqua-t-elle après avoir attentivement écouté.

— Oui, mais, maintenant que j'y réfléchis, je

On dirait qu'il y a eu lutte, car la partie de l'épaule de la pelisse était arrachée.

Quoique le parquet de Seine-et-Oise n'ait opéré aucune descente à Maisons-Laffite, une enquête a été commencée immédiatement par la sûreté générale et par le commissaire de surveillance administrative de la gare de l'Ouest. On a déjà recueilli quelques indices de nature à éclairer la justice. C'est ainsi qu'un individu de forte corpulence passa sur le quai avec un de ces laisser-passer que délivre la compagnie de l'Ouest aux personnes qui, sans voyager elles-mêmes, tiennent à accompagner quelqu'un. Cet individu, après avoir circulé sur le quai, sortit et alla prendre un billet au guichet; puis il revint et monta dans un wagon.

On rapporte, d'autre part, qu'au moment où le train 55, arrivait hier soir à Mantes, un homme assez grand, mince, vêtu grossièrement, portant une petite moustache et une barbe noire, est descendu en contre-voie. Un employé de la compagnie lui ayant fait des observations à cet égard, il lui aurait répondu: « Je me suis trompé. » Puis il a disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

M. Barrême était marié et père de famille.

Le *Matin* assure que M. Barrême avait touché 20,000 fr. au ministère de l'intérieur le jour même de l'assassinat.

On confirme que la justice est sur la piste des assassins.

HISTOIRES DU SAMEDI

HISTOIRE DE GARNISON
Souvenirs d'Afrique.

— Mais enfin, commandant, pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ?

C'était à la table voisine de la mienne, au café-concert; ils étaient deux; l'un tout jeune, un Saint-Cyrien presque, tout flambant de neuf dans son uniforme de sous-lieutenant, l'autre grand, bien pris, un peu bouffi par l'âge, mais dont la tête et l'ensemble du corps gardaient une pureté de lignes sculpturales. Il devait avoir été superbe dans sa jeunesse; un air noble, fier; son front traversé par une large cicatrice, un coup d'épée prussien, en semblait élargi. On reconnaissait, à l'allure, un de ces officiers d'autrefois, dont l'armée s'honore et qu'elle remplace de son mieux... Il sirotait un grog posément, tandis qu'au loin, vers le fond des Champs Elysées, au milieu de la rumeur sourde de la foule, on devinait les musiciens qui jouaient la *Valse des Roses*...

— Mais enfin, commandant, pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ?

— Parce que... parce que c'est très grave, savez-vous...

— Oh ! je connais l'antienne, et ce n'est pas pour que vous me la racontiez que je vous le demande. Voyons, entre nous, elle est charmante, M^{lle} de St-Alix, et elle vous aimait... beaucoup...

— Mais c'est toujours la même histoire, mon cher René; vous les aimez, plus personne; vous ne les aimez pas, elles courent à vous comme au feu. Car enfin, qu'est-ce que j'ai, moi, à mon âge, pour qu'on m'aime ?

— Votre balafre, commandant.

me dis que cet homme pourrait bien avoir menti... Il avait une horrible figure.

— Alors vous croyez que la voyageuse ne serait pas sa fille ? vous croyez qu'elle ne serait pas folle !

— Je ne crois rien... j'espère ! Oui, j'espère, Aurélie, ce serait une telle joie pour moi que de pouvoir dire à Lilia : « Ta sœur était perdue... je te la rends ! »

— Vous avez raison, mais qu'allez-vous faire ?

— Je vais monter à cheval et me lancer à la recherche de cette voiture; elle n'a pas dû aller bien loin; peut-être à Fordham ou aux environs. Il est neuf heures du soir. J'atteindrai mon but avant onze heures. Attendez-moi ici jusqu'à trois heures du matin, s'il le faut, et par pitié, ne la quittez pas un instant !

— Je vous le promets !

— Vous êtes bonne, Aurélie, soyez bénie ?

Ah ! si le colonel avait pu voir le sourire étrange qui plissa la lèvre de la jeune fille quand il lui dit pour la seconde fois.

— Vous êtes bonne...

Ils entrèrent dans le salon, où Lilia commençait à s'impatienter de leur longue absence.

— Etait-il bien grave ce secret ? demanda-t-elle gaiement à son mari.

— Très grave, ma chérie. Si grave que je suis obligé de vous quitter.

— Vous sortez ! s'écria-t-elle, pâlie subitement.

— Pour quelques heures... Ne vous inquiétez pas, Lilia... je vous en supplie,

Aurélie vit que la jeune femme allait présenter, sinon deviner un malheur. Elle voulut éclaircir la

— Et cinquante-neuf ans d'exercice. Merci, je suis trop sûr.

— Mais, commandant, ce n'est pas là une raison, car toujours la même question se pose, sinon pour M^{lle} de St-Alix, du moins pour les partis antérieurs; pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ?

— Eh bien, mon cher René, je vais vous le dire; tâchez d'en faire votre profit.

— J'étais comme vous, jeune et naïf; de plus, ma foi, pas vilain garçon. Vous avez vu, dans mon salon, mon portrait d'alors, en spahis: pour que Fromentin ait consenti à me croquer au milieu de ces types arabes dont il raffolait... mais je m'oublie, et pour un peu, vous allez croire que je la regrette ma beauté d'antan...

— Elle vous est demeurée entière, mon commandant.

— Allons, tant mieux. Donc, j'étais alors à Blidah, une bien plate et laide ville de garnison, perdue au sud de l'Algérie, dans des pays où les colons n'abondaient pas encore, et où l'on s'embêtait ferme... A peine de temps à autre l'agrément d'une chasse à la panthère. C'est même là que j'ai connu le petit Bombonnel, vous savez ce profil de notaire de campagne que je vous montrai l'autre jour. Quant aux lions, je n'en ai jamais vu, même là-bas, et je n'y crois plus guère aux lions de l'Atlas. Ainsi, tenez, un jour, en plein Sahara, j'étais en tête de ma compagnie...

— Commandant, commandant, et notre histoire. Pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ?

— Ah ! tiens, c'est vrai.

« ...Donc, j'étais à Blidah. Je demeurais sur la place de la ville, à un premier étage, ce qu'il y avait de mieux comme appartement. Les meubles étaient primitifs; une grande chambre carrée avec un divan au fond, dans une espèce d'alcôve; des tapis de sparterie; aux coins, contre les murs, des malles; mes armes en panoplie en face de la fenêtre, et c'était tout. Mais, par la fenêtre, on voyait la place, carrée, plantée d'orangers et bordée d'arcades au milieu de laquelle, dans la clarté rose des aurores algériennes, nos petits chasseurs faisaient l'exercice. Quelques industriels nous avaient suivis, et, à la diane, ouvraient leurs volets en face; un cafetier, un pharmacien... industries nationales et objets d'exportation.

Or, un jour, je rencontrai, en descendant l'escalier, enveloppée dans un grand voile blanc, deux yeux d'un noir superbes, allongés d'un mince trait de k'hol et qui me brûlèrent... Malgré l'apparence de paquets qu'ont toutes les femmes en Algérie, on devinait que celle-là était jeune, jolie, fraîche, adorable... une houri, comme l'on disait là-bas; elle fixa ses yeux de velours dans les miens, longuement; je m'effaçai contre le mur pour la laisser passer, et de ce court contact, où ses vêtements me frôlèrent, j'ai gardé encore le souvenir et comme une odeur d'encens. Ces parfums aux émanations fortes, qu'elles brûlent chez elles, finissent par s'attacher à leur corps, si bien qu'elles en semblent embaumées. Le lendemain, à la même heure, elle était dans l'escalier et cette fois elle me dit un « bonjour » en français bien doux, mais atrocement prononcé... et ce fut ainsi pendant cinq ou six jours. Je m'étais informé, et mon ordonnance m'avait appris que c'était la plus belle moitié d'un ménage arabe qui logeait au-dessus de ma

situation.

— Voici, dit-elle... J'ai appris à Pierre qu'un de ses amis, le major Layre, avait été amené à quelques lieues d'ici, blessé grièvement, il va le voir.

— Oui, vous avez raison, Pierre, reprit la jeune femme rassurée.

Elle l'accompagna jusqu'au vestibule. Le colonel donna l'ordre de seller un de ses chevaux. Lilia s'était penchée à son épaule.

— Ne sois pas long, lui dit-elle tout bas.

Pierre ne put retenir son émotion. Il prit sa femme dans ses bras et la serra étroitement contre son cœur.

— Ah ! je t'aime, dit-elle encore.

Il s'arracha à cette étreinte et s'enfuit.

— Comme je m'ennuierais sans vous, ma chère Aurélie, reprit la jeune femme en rentrant au salon.

— Voulez-vous faire un peu de musique ?

— Non, causez-moi, répliqua Lilia en riant. Vous savez que vous êtes la femme la plus spirituelle que je connaisse.

— Vous êtes trop indulgente. A propos, j'avais quelque chose à vous demander.

— C'est accordé d'avance.

— Ne m'avez-vous pas dit que depuis quatre ans, je crois, vous aviez pris l'habitude d'écrire chaque jour ce que vous faisiez ?

— Oui, en effet. Pourquoi cette question ?

— Parce que le cœur d'une charmante femme comme vous, ma chère Lilia, doit être adorable à connaître. Voulez-vous me prêter ce livre... ce journal de vos pensées ?

— Vous me rendez un peu confuse, mon amie,

tête. Le soir, lorsque la nuit était venue, et que, après la retraite sonnée tout se taisait aux environs, je l'entendais aller, venir sur ma tête, chanter d'une voix souple, sur des mélodies étrangement rythmées, mais d'une grandiose poésie, les chants de leur poète national, Antar... Et, ma foi, j'en devins bien vite amoureux. Elle me le rendait bien, d'ailleurs.

Le mari était un Arabe, vieux, cassé, un marchand qui partait tous les mois pour aller plus au sud, dans les douars, échanger du blé contre des troupeaux qu'il ramenait ensuite pour nous les revendre « au prix coûtant, mais avec un léger bénéfice » comme il le disait dans son jargon; un jour qu'il était parti, je travaillais, la porte s'ouvrit et ma houri m'apparut. Sans mot dire, avec une inconscience de sauvagesse, elle déplaça ses voiles, son long manteau de flanelle, et s'installa dans mon alcôve comme chez elle. Ma foi... je n'étais pas un saint; d'ailleurs, dans ce pays... Bref, cela dura huit jours. Elle avait voulu, à toute force, que j'aie chez elle passer mes nuits et ce n'était pas sans m'ennuyer un peu.

Ce qui doit arriver arrive, dit le Koran. Un soir donc, j'étais chez elle; on frappe sous la terrasse, et en même temps des bêlements de moutons et des hennissements de chevaux, les appels réitérés de Miriam ! Miriam ! nous apprennent bien vite le nom du visiteur inattendu. C'était le mari; là bas, c'est la coutume de laisser les portes des maisons ouvertes la nuit — hospitalité arabe — et comme sa femme ne se pressait pas, nous entendons bientôt son pas lourd dans l'escalier. A peine le temps de passer dans une de ces lanternes en treillis qui surplombent dans les rues, de faire retomber une tapisserie et le mari entre, se buttant aux murs, car il ne faisait pas clair de lune et il était légèrement gris.

— Pas de lumière ? dit-il de sa voix bourrue en arabe, — jamais l'arabe ne m'a paru si peu harmonieux que ce soir-là et dans sa bouche.

— Non, répond la femme.

— Un silence.

— Je tombe de fatigue... et ce n'est pas trop tôt d'être arrivé, reprend le mari. J'ai brûlé une étape pour être plus tôt chez moi...

En même temps, j'entends tomber ses babouches qui font flac, flac sur le tapis, puis ses vêtements; il est au lit... Et moi je suis, en chemise, dans mon moucharaby à cinq ou six mètres au-dessus du sol, sous la nuit violâtre; heureusement, un vent chaud nous arrive du désert par bouffées. Comment sortir ?

Bientôt des ronflements aigus interrompent ma méditation. C'est le mari... Je passe ma tête sous la tenture et je m'apprête à me glisser dehors, lorsque tout à coup j'entends la femme pousser des soupirs, des sanglots... Je rentre prudemment... les plaintes augmentent, j'entends un grognement en même temps que les ronflements cessent, et le mari qui prend en arabe :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je vais mourir... et les soupirs et les sanglots redoublent, puis bientôt des cris, puis enfin un silence de mort entrecoupé de temps en temps par des trépidations nerveuses que subit le lit et que m'envoient le mur, des cris étouffés et la voix du mari :

— Qu'as-tu ?...

— Je vais mourir, je meurs, je suis brisée, va chez le médecin, cours...

répondit madame Jordan en rougissant.

— Ah ! vous n'avez pas le droit de me refuser; n'avez-vous pas dit que ce que je vous demanderais serait accordé d'avance ?

— Allons... qu'il soit fait comme vous le désirez, ma chère Aurélie... Mon journal est dans ma chambre à coucher, je vais vous l'apporter... Veuillez m'attendre un moment.

Elle disparut, laissant miss Burton seule.

Si quelqu'un eût pu la voir pendant cet instant de solitude, il serait resté effrayé de l'expression de volonté à la fois rusée et énergique qui se peignait sur les traits de la jeune fille.

— Avec de l'audace, on peut y réussir... murmura-t-elle.

Elle se tut, rêveuse. Puis elle ajouta :

— Il faudrait de l'audace, beaucoup d'audace. Bah !... Je réussirai !...

Lilia reparut. Elle tenait le journal à la main et le tendit à Aurélie en souriant.

Puis la conversation s'engagea. Miss Burton la ramenait toujours sur la famille de M. Cavalie. Ne savait-elle pas que c'était là un sujet cher à la jeune femme ? Lilia ne pouvait y voir, et n'y vit en effet qu'une attention délicate et bonne. Deux heures, trois heures se passèrent. Pour la dixième fois peut-être, Lilia avait raconté à son amie mille détails sur sa famille, sur ses habitudes, sur leur maison.

Cependant la nuit avançait, et Pierre n'était pas encore de retour. Madame Jordan devenait inquiète. Enfin, à quatre heures du matin, le colonel parut, pâle, fatigué, poudreux. Sa femme se jeta dans ses bras. D'un signe de tête il avertit Aurélie que ses recherches avaient été infructueuses.

» Nouveau silence, nouvelle trépidations...

» J'entends que le mari s'habille à la hâte, et bientôt ses pas se perdent dans l'escalier, tandis que Miriam entre dans ma retraite, riant aux éclats, m'embrasse en folle, et me demande si le tour n'est pas bien joué.

» Je pars, emportant mes hardes au bras, sans prendre le temps de me vêtir; je rentre chez moi, accompagné jusqu'à ma porte par les étreintes, les baisers, les chattering de ma maîtresse. Elle remonte, et bientôt après les pas lourds se font de nouveau entendre dans l'escalier, mais avec je ne sais quoi de furieux et de hâtif. Là haut, j'entends la porte battre, puis des paroles de colère : les mots de « pantalon du français » reviennent souvent; j'entre-ouvre doucement la porte du palier et je comprends. Dans sa hâte de se vêtir, il a pris mon pantalon d'uniforme et chez le médecin, à la lumière, il a vu son erreur, et il a compris la maladie de sa femme. Je connais, par oui dire, la jalousie des maris d'Orient, les peines atroces réservées aux femmes adultères, je me tiens prêt à intervenir... Mais bientôt tout se tait là-haut, et la maison retombe dans son silence de mort.

— Et après ? demande le sous-lieutenant.

— Le lendemain, à huit heures, le mari me rapportait mon pantalon.

— Et Miriam ?

— Miriam ? elle fit semblant de m'adorer. C'était exquis, et cela dura jusqu'à ce que mon ordonnance, un beau grand diable, bête et bien découpé, eut fini son temps de service. Elle le suivit dans le sud, à Sidi ben Abbès, où il eut une concession, et elle y est encore. Il la bat comme plâtre, mais c'est égal, elle se cramponne à lui, toujours...

— Mais le mari ? il était donc mort ?

— Vous êtes jeune, mon cher ami; tant que je demeurai à Sidi ben Abbès, après le départ de sa femme, il venait me voir; inconsolable, il lui semblait trouver en moi quelque chose de celle qu'il continuait d'adorer et dont il me parlait toujours. Il paraît que quelque temps après mon départ, ne pouvant plus parler d'elle à quelqu'un qui le plaignit et qui l'eût connue, fou, un soir il se tua, désespéré d'amour pour cette gueuse, à qui il écrivait les lettres les plus plates, et qui ne lui répondit jamais.

» Et comme j'ai peur de ressembler un jour à ce pauvre Arabe — cela peut arriver à tout le monde — je ne me marierai jamais... »

Cependant un grand silence s'était fait; Paulus était en scène, et son refrain nous arrivait, clair, porté par la brise chaude qui soufflait doucement sur les grands arbres.

Miaou ! Miaou ! que veut Minette ?

.... Minette veut un matou.

O. GOURDIN.

CHRONIQUE LOCALE ET RÉGIONALE

Le service des trains sur la ligne de Cahors à Montauban et l'embranchement de Cahors à Libos seront modifiés à partir de lundi 18 janvier. Nous donnons ces modifications en tête du journal.

— Il faudra qu'elle le sache un jour, pensa-t-il. Alors, s'armant de courage :

— Lilia, mon adorée, dit-il, je vous ai menti. Je ne suis pas allé voir un ami blessé.

— Pierre...

— Il est arrivé un grand malheur !

— Un grand malheur ? balbutia-t-elle.

— Oui... Votre père...

Lilia recula au fond de la chambre, blême déjà.

— Mon père est mort !

— Oui.

Elle chancela. Puis avec désespoir :

— Partons, je veux consoler ma mère et pleurer avec elle.

Mais M. Jordan resta immobile.

— Dieu ! ma mère !

— Lilia, il y a des jours où la volonté de Dieu est cruelle, dit-il avec une douceur grave.

— Oh ! ma mère est morte aussi ! mais non, non, c'est impossible...

— Pierre prit l'exemplaire de l'Indicateur apporté par miss Burton et le mit sous les yeux de sa femme. Lilia le dévora du regard, puis se dressant, pâle, effarée :

— C'est moi qui les ai maudits ! c'est moi qui les ai maudits ! s'écria-t-elle d'une voix rauque... Oh ! ma pauvre petite Jeanne !...

Et elle roula évanouie au milieu de la chambre.

ALBERT DELPIT.

(A suivre).

Par arrêtés préfectoraux en date du 14 janvier, ont été nommés instituteurs-adjoints : A l'école sup^{re} de Montcuq, M. Simon Firmin ; A l'école élém^{re} de Montcuq, M. Delvert Pierre ; id. de Payrac, M. Farges Ferdinand ; id. de St-Germain, M. Labarthe P.-J.

Viol — On vient de conduire à l'hospice de Cahors une jeune fille de onze ans qui a été atrocement violée. Cette enfant garde un mutisme complet sur l'auteur de cet acte criminel. La justice informe.

École supérieure de filles. — M. le ministre de l'instruction publique vient d'accorder à l'école supérieure de filles de Saint-Céré, une collection de livres destinés à être placés dans la bibliothèque publique établie dans cette école.

Vols. — Les dévaliseurs d'églises, malgré l'arrestation de quelques-uns d'entre eux, ne semblent pas vouloir cesser leurs opérations. Les troncs de l'église de Saint-Pantaléon, dans le canton de Montcuq, viennent à leur tour d'être forcés ; l'argent qui y avait été déposé (300 fr. environ) a naturellement disparu.

Incendie. — Mercredi soir, vers 10 heures, un incendie s'est déclaré dans un immeuble consistant en maison d'habitation et grange, situé au hameau de Lacombe, commune de Bétaille, canton de Vayrac. Le feu a tout détruit.

Cet immeuble qui appartenait à la veuve Farges était assuré.

Tribunal correctionnel. — Pendant le quatrième trimestre 1885, 33 condamnations ont été prononcées par le tribunal correctionnel de Gourdon. 12 de ces condamnations ont été prononcées pour vols ; 7 pour bris de clôture, coups et blessures ; 3 pour outrages violences, voies de fait et rébellion ; 1 pour faux témoignages ; 1 pour détournement de mineure, etc. L'ensemble des condamnations prononcées s'élève à 11 ans 11 mois et 3 jours de prison.

La condamnation la plus forte (18 mois de prison) a été prononcée contre l'auteur de bris de clôture et de coups et blessures volontaires. Les condamnations les plus faibles (6 jours de prison), ont été prononcées pour ivresse et outrages aux agents de la force publique.

Un voleur de truffes s'est vu condamner à 6 mois de prison.

ETAT CIVIL DE LA VILLE DE CAHORS

du 9 au 16 janvier 1886.

Naissances.

Baudel, Paul, rue des Maures, 2. Séguy, Anna, à St-Georges.

Mariages.

Lachaise, Louis, et Gintrand, Elisa. Marty, Jean, et Falguères, Marie.

Décès.

Calmon, François, Tonnellier, 81 ans, rue Ste-Barbe, 7. Maurel, Louis, 4 mois, rue St-André, 12. Plagès, Marie, 75 ans, à St-Henri.

THÉÂTRE DE CAHORS

Samedi 16 janvier 1886.

LES PETITS MOUSQUETAIRES

Opéra-comique en 5 actes, mus. de Varnery.

CHALET A VENDRE

Vaudeville en un acte.

Musique du 7^{me} de ligne.

(de 3 à 4 heures.)

PROGRAMME DU DIMANCHE 17 JANVIER 1886. Allegro militaire Choiseuil. Le Songe d'une nuit d'été (fantaisie) A. Thomas. Bouquet de fraises (Valse) Fischer. Sylvia (Avis de ballet) Léo Délibes. Siella (Mazurka) Strauss.

Etude de M^e Scipion DELBREIL, licencié en droit, avoué à Cahors.

EXTRAIT

D'UNE

Demande en séparation de biens

En vertu d'une ordonnance de M. le Président du tribunal civil de Cahors, et par exploit de Duc, huissier à Cahors, en date du quatorze janvier courant, la dame Jeanne-Angéline Costes, sans profession, domiciliée de la commune de Pomarède, a formé contre le sieur Pierre-Louis-Alexandre Delsol, son mari, commis principal des contributions indirectes, domicilié avec elle, une demande en séparation de biens.

M^e Delbreil a été constitué avoué par la dame Angéline Costes.

Pour extrait certifié véritable.

Cahors, le quinze janvier mil huit cent quatre-vingt-six.

L'avoué poursuivant, DELBREIL.

Etude de M^e J. DERRUPPÉ, notaire à Sauzet (Lot)

L'an mil huit cent quatre-vingt-cinq et les vingt-quatre et vingt-six décembre.

Au requies de Monsieur Antoine Cagnac, propriétaire, adjoint au maire de la commune de Sauzet, domicilié au mas de Garric, sur cette commune, qui fait élection de domicile à Sauzet, en l'étude de M^e Derruppé, notaire, ou en celle de son successeur.

Je, François Frayssé, huissier près le tribunal civil de Cahors, résidant à Luzech, soussigné.

Certifie avoir signifié : 1^o à Madame Eulalie Marcarie, appelée Marie en famille, sans profession, épouse de M. Alain-Rupert Estang, propriétaire, avec lequel elle demeure à Sauzet ; 2^o à Monsieur le Procureur de la République près le tribunal de première instance de Cahors, en son palais sis en ladite ville, au palais de justice, copie d'un procès-verbal dressé au greffe dudit tribunal le vingt-sept novembre mil huit cent quatre-vingt-cinq, constatant le dépôt fait ledit jour à ce greffe et l'insertion par extrait, faite à l'auditoire dudit tribunal, sur le tableau à ce destiné, de l'expédition en forme d'un acte passé devant M^e Derruppé, notaire à Sauzet, le seize novembre dernier, aux termes duquel acte, Monsieur Cagnac, ayant agi comme adjoint de la commune de Sauzet, en remplacement de Monsieur le maire empêché, acquit, au nom de cette commune, de Monsieur Estang, prénommé et moyennant le prix principal de cinq mille francs, une parcelle de jardin de la contenance de quatre ares cinquante-trois centiares, située près la place publique de Sauzet, à prendre de plus grande contenance du côté du midi, et dépendant du numéro 1634 du plan cadastral, section A, de la commune de Sauzet, pour l'agrandissement de la place publique de cette commune.

La parcelle acquise est bornée au nord par la partie qui reste à M. Estang, au levant et au midi par voie publique et au couchant par une terre appartenant à ladite commune de Sauzet.

Cette même parcelle appartenait à Monsieur Estang en vertu de l'attribution qui lui en avait été faite, avec d'autres biens, aux termes d'un acte du vingt-quatre août mil huit cent quatre-vingt-un, passé devant ledit M^e Derruppé et M^e Bercegol notaire à Albas, contenant partage anticipé de leurs biens entre tous leurs enfants par feu Louis-André-Jeanne-Marie-Jean-Baptiste-Urbain Estang et Elisabeth-Jeanne-Victoire Labie, ses père et mère.

La parcelle acquise était un bien propre de Monsieur Estang père.

La présente signification est faite à Madame Estang et à Monsieur le procureur de la République, dans le but de reconnaître et de purger les hypothèques légales qui pourraient grever la parcelle vendue à la commune de Sauzet par l'acte précité du seize novembre dernier.

Et attendu que les personnes autres que Madame Estang, du chef desquelles il pourrait être requis sur la parcelle vendue des inscriptions pour cause d'hypothèques légales, ne sont pas connues du requérant, il est déclaré à Monsieur le procureur de la République que pour suppléer à la signification qui devrait leur être faite aux termes de l'article 2194 du code civil, le présent exploit va être inséré dans l'un des journaux de Cahors, conformément à l'avis du Conseil d'Etat du neuf mai mil huit cent sept, approuvé le premier juin suivant.

Dont acte sous toutes réserves de droit et j'ai laissé à chacun des sus-nommés copie de l'extrait des minutes du greffe du tribunal civil de Cahors et du présent, savoir pour Madame Estang parlant à sa personne et pour M. le procureur de la République en son parquet parlant à Monsieur le substitut. Coût vingt-quatre francs cinquante.

FRAYSSE signé.

Vu, visé et reçu copie par Monsieur le procureur de la République à Cahors le vingt-six décembre mil huit cent quatre-vingt-cinq. Pour le procureur de la République,

Signé illisiblement.

Enregistré à Luzech, le vingt-neuf décembre mil huit cent quatre-vingt-cinq, F^o 83 C^o 11, reçu trois francs soixante-quinze centimes, décimes compris.

LACHAISE signé.

St-Thomas, d'inéredule mémoire. ne voulait pas croire sans avoir vu. Il est facile d'en faire autant avec les Pilules Suisses, car des centaines de guérisons dûment constatées sont signalées chaque semaine et dans tous les départements de France. (Ally), Cantal, le 25 juin 1885. J'étais atteint d'une gastrite chronique, qui me faisait beaucoup souffrir ; je ne pouvais digérer, j'éprouvais une lourdeur sur l'estomac et un grand mal de tête. Vos Pilules Suisses m'ont bien soulagé ; je vous autorise à publier ma lettre Jean Duval, facteur ; à M. Hertzog, pharmacien, 28, rue de Gramont, à Paris.

La Médecine Russe est aussi énergique que simple ; elle comprend deux médicaments dont les effets excitent l'admiration des grands docteurs français ; ce sont les **Pilules** et les **Dragées Russes**.

1^o Les **Pilules Russes** constituent le meilleur purgatif du sang et le purgatif le plus doux et le plus rafraichissant qu'il soit possible de trouver en France et à l'étranger. Elles combattent d'une manière certaine et rapide la constipation, les maladies de l'estomac, du foie et des intestins, les battements de cœur, les maux de tête, les migraines et les névralgies, la goutte et les rhumatismes.

2^o Les **Dragées Russes** guérissent en quelques jours les personnes atteintes de maladies de poitrine, de laryngites, de maux de gorge, d'oppression, de bronchites, de coqueluches, de catarrhes, de rhumes négligés, de phthisie pulmonaire et de chlorose ou anémie.

Nous prévenons nos lecteurs que ces puissants remèdes se trouvent maintenant dans toutes les pharmacies de notre région et à la **Pharmacie Continentale** de Paris à laquelle est confié le dépôt général pour la France, la Belgique et les colonies. Les **Pilules** et les **Dragées Russes** sont envoyées franco par retour du courrier, contre 1 fr. 50 en mandat ou en timbres-poste.

PAPIER WLINSI, Remède souverain pour la Guérison des Rhumes, Irritations de Poitrine, Maux de Gorge, Douleurs, Rhumatismes, etc. — 1 fr. 50 la boîte. Exiger le nom WLINSI

L'EAU de L'ÉCHELLE hémostatique est ordonnée contre les Crachements de Sang, les Hémorrhagies utérines et intestinales, les Pertes, la Dysenterie, etc. Paris, 378, Rue Saint-Honoré.

LES PERSONNES AFFAIBLIES par un appauvrissement du sang, auxquelles leur médecin conseille l'emploi du FER, supporteront sans fatigue les gouttes concentrées de FER BRAVAIS, de préférence aux autres préparations ferrugineuses. Dépôt dans la plupart des Pharmacies.

VOULEZ-VOUS TOUSSER ?

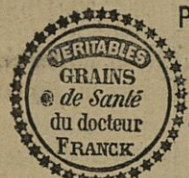
Prenez les **Pastilles BRACHAT**, à la Sève de pin, au Lactucarium et à la Codéine. Ces pastilles, d'un goût très agréable, remplacent avec une grande supériorité toutes les préparations au goudron, pâtes et sirops connus jusqu'à ce jour, car elles donnent un calme immédiat aux organes irrités. Elles guérissent, en moins de 48 heures : toux, rhumes, catarrhes, asthmes, coqueluche, maux de gorge, bronchites, tant aiguës que chroniques, et, en général, toutes les maladies et inflammations des voies respiratoires.

La boîte, 1 fr. 50 franco, contre mandat ou contre 10 timbres-poste, à la pharmacie BRACHAT, 61, rue Lefèvre, Bordeaux.

Demander les **Pastilles BRACHAT** dans toutes les bonnes Pharmacies.

LE VIN AROUD & la VIANDE

est le médicament par excellence, le reconstituant le plus énergique pour combattre la CHLOROSE, l'ANÉMIE, l'Appauvrissement ou l'Altération du SANG. Il convient à toutes les personnes d'une constitution languissante ou affaiblies par le travail, les veilles, les excès ou la maladie. Chez FERRE, pharm^{ie}, 102, r. Richelieu, PARIS, & Ph^{ies}.



PURGATIFS & DÉPURATIFS

Leur succès s'affirme depuis près d'un siècle contre les ENGORGEMENTS d'Intestins (Constipation, Migraine, Congestions) TRÈS CONTREFAITS et limités sous d'autres noms. 150 1/2 boîte (50 grains). 3^e boîte (145 gr) Notice dans chaque Boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES

CONTRE les Rhumes, Grippe, Bronchites,

Irritations de Poitrine et de Gorge, le Sirop et la Pâte pectorale de Nafé de Delangrenier possèdent une efficacité certaine, constatée par des Membres de l'Académie de Médecine ; sans sels d'Opium, tels que Morphine ou Codéine, on les donnera sans crainte aux enfants atteints de toux ou coqueluche. Dépôts dans les Pharmacies.

MAL DE DENTS. — L'EAU du D^r D'OMÉARA, calme à l'instant la plus vive douleur et arrête la carie. Vente dans les pharmacies. B

SANTÉ-A TOUS ADULTES ET ENFANTS

rendue sans médecine, sans purge et sans frais, par la délicieuse Farine dite de Santé :

REVALESCIÈRE

DU BARRY, de Londres.

Guérissant les constipations habituelles les plus rebelles, dyspepsies, gastrites, gastralgies, phthisie, dysenterie, glaires, flatulences, acidités, pituites, phlegmes, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, diarrhée, coliques, toux, asthme, étouffements, bruits dans la tête et les oreilles, oppression, langueurs, congestion, névralgie, laryngite, névrose, dartres, éruptions, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, paralysie, anémie, chlorose, rhumatismes, goutte, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, musculeuse, cerveau et sang. Aux personnes phthisiques, étiques et aux enfants rachitiques, elle convient mieux que l'huile de foie de morue. — 38 ans de succès. 100,000 cures y compris celle de Madame la duchesse de Castelstuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre ; M. le docteur professeur Dédé ; Sa Sainteté feu le Pape Pie IX. Sa majesté feu l'Empereur Nicolas de Russie, etc. Egalement le meilleur aliment pour élever les enfants dès leur naissance. Bien préférable au lait et aux nourrices.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans jamais échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kilo, 2 fr. 25 ; 1/2 kilo, 4 fr. ; 1 kilo, 7 fr. ; 2 kilos, 12 fr. ; 6 kilos, 36 fr. ; soit environ 20 c. le repas. Aussi « LA REVALESCIÈRE CHOCOLATÉE. » Elle rend d'appétit, bonne digestion et sommeil rafraichissant aux personnes les plus agitées. En boîte de 2 fr. 25, 4 fr. et 7 fr. Envoi franco contre bon de poste. Aussi le ROI des ALIMENTS pour Nourrissons, « FARINE PARFAITE DU BARRY » pour Enfants de tout âge et pour Adultes faibles, en boîtes rondes de fer blanc à 80 cts. et à 1 fr. 50, à ajouter 85 cent. pour l'affranchissement d'un paquet jusqu'à 3 kilos, de cette farine, soit 8 fr. 85 pour 40 boîtes de 80 cent. — Dépôt à Cahors, M. Bonvarlet-Clippet, épiciers, et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Co (limited), 8, rue de Castiglione, et 47, rue du Mont-Thabor, à Paris.

BOURSE. — Cours du 16 janvier.

3 0/0	81 25
3 0/0 amortissable (ancien)	83 40
3 0/0 id. 1884	00 00
4 1/2 0/0 ancien	107 00
4 1/2 0/0 1883	110 50

Dernier cours du 15 janvier.

Actions Orléans	1,368 75
Actions Lyon	1,267 50
Obligations Orléans 3 0/0	384 50
Obligations Lombardes (jouissance janvier 1884)	345 00
Obligations Lombardes (jouissance...)	218 75
Obligations Saragosse (jouissance janvier 1884)	323 00

NOUVELLE

Vengeance Posthume

(Suite).

De pieuses habitudes avaient trempé le caractère de la femme, et l'avait rendue plus forte contre l'adversité. L'abandon où elle se trouvait l'effraya, néanmoins.

Après avoir passé des journées entières à pleurer sur la tombe de son fils et de son mari, elle résolut de quitter le château et de se retirer auprès d'une amie, abbesse d'un couvent voisin.

Elle ne pouvait plus habiter cette belle demeure, où elle avait coulé jusque là une si douce existence. Elle retrouvait, en effet, à chaque pas, mille souvenirs de son bonheur envolé. Elle n'était, d'ailleurs, plus chez elle.

Son mari était mort sans tester en sa faveur : un cousin germain revendiquait l'héritage, tout en invitant la comtesse à ne point quitter le château.

Mais celle-ci voulut partir. Elle fit transporter au monastère les restes de ses morts adorés et partit elle-même, en n'emportant que quelques souvenirs.

L'abbesse la reçut les bras ouverts, et le couvent tout entier la vit arriver avec allégresse, car elle donnait à la communauté la plus grande partie de sa fortune personnelle, qui était considérable. Les deux seigneurs de Méda furent enterrés dans la chapelle. La comtesse eut un bel appartement, où la vieille abbesse venait souvent lui prodiguer des consolations et la distraire de sa solitude.

Un soir, la dame de Méda était assise dans sa chambre au coin de la cheminée. Elle lisait, comme lorsque nous l'avons vue pour la première fois. Ses traits étaient calmes et reposés : on eut dit que rien n'avait été changé dans son existence.

Mais ses habits étaient noirs, sa figure pleine d'austérité. Le livre qu'elle tenait n'était plus un futile roman, mais bien l'Imitation, ce livre d'un mystique inconnu, dont le seul but fut de rapprocher l'homme et Dieu.

Et puis le grand crucifix d'ébène, suspendu au manteau de la cheminée, montrait assez quel était celui qui, pour un peu d'amour et de foi, avait su mettre un baume sur les blessures de son cœur de mère.

Un léger coup, frappé à la porte, la troubla soudain dans sa lecture : « Entrez ! » murmura-t-elle.

Lorsque la porte s'ouvrit, elle aperçut une religieuse qu'elle n'avait pas vue encore.

Celle-ci était jeune et de charnante physiognomie. Mais ses yeux étaient enfoncés, comme si les larmes en eussent creusé l'orbitaire.

Son teint était flétri, ses lèvres décolorées ; — le vent du malheur dessèche si facilement cette fragile fleur qu'on appelle la femme.

Elle croisa ses deux blanches mains sur sa poitrine, s'inclina et murmura doucement :

— Vous ne me reconnaissez pas, madame la comtesse ?

La noble veuve tressaillit.

— Vous êtes Marthe Barraux, dit-elle en fronçant le sourcil.

Puis comme si elle se fut repentie de s'être laissée surprendre par une passion humaine, elle reprit froidement :

— Que voulez-vous de moi ?

Marthe baisait les yeux et paraissait embarrassée ; pendant ce temps, la comtesse l'examinait, et peu à peu la pitié entraînait dans son cœur.

La jeune fille s'aperçut de ce sentiment favorable ; elle tomba aux genoux de la vieille dame :

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! dit-elle, d'avoir été la cause de vos malheurs !

Elle lui baisait les mains et la caressait de son doux regard.

— La charité, l'amour qu'il avait pour vous et votre repentir me commandent le pardon, murmura la comtesse en la relevant et en la faisant asseoir en face d'elle.

Elles demeurèrent un instant immobiles et silencieuses. De terribles souvenirs venaient réveiller leur commune douleur, et pourtant leurs yeux étaient secs : la source de larmes était tarie.

La comtesse regardait cette jeune fille, dont la beauté avait consommé la perte de son fils ; mais le morne désespoir peint sur cette figure pâlie et en même temps cette inépuisable douceur, ce sourire navré parlait en faveur de l'infortunée.

La comtesse comprit que la douleur de l'amante était comparable à celle de la mère. Tantôt alors, une âcre jalousie de voir son fils pleurer par une autre qu'elle, de voir que ce souvenir sacré n'était pas son seul partage, torturait son cœur ; et tantôt la charité et la pitié venait adoucir sa sourde colère.

(A suivre). GASTON RAYSSAC.

Bibliographie

LE MONDE ILLUSTRÉ, Sommaire du numéro du 9 janvier 1886. — Texte: Courrier de Paris, par Pierre Véron. — « Trente ans de Paris, » par Alphonse Daudet. — Nos gravures: Le théâtre illustré: « Marion Delorme » et « Notre-Dame de Paris »; note autographe de Victor Hugo; « Les loups de mer, » tableau de M^{me} Demont-Breton; Evénements d'Orient; Rectification d'un point historique; La kermesse du palais de l'Industrie. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Dans un sphère, (nouvelle) suite, par Henri Monet. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Echecs. — Récréations de la famille. — Gravures: « Marion Delorme » à la Porte-Saint-Martin. — « Notre-Dame de Paris » au théâtre des Nations. — « Trente ans de Paris ». — « Les loups de mer, » tableau de M^{me} Demont-Breton. — La guerre des Balkans. — La kermesse du palais de l'Industrie. — « Le Carillon des Rois Mages ». — Note manuscrite de Victor Hugo. — Echecs. — Rébus. — Bureaux 43, Quai Voltaire, à Paris.

LE TOUR DU MONDE. Nouveau journal de voyages. Sommaire de la 1306^e livraison (16 jan-

vier 1886). — Les lacs de l'Afrique équatoriale par M. Victor Giraud, enseigne de vaisseau. — 1883-1885. — Texte et dessins inédits. — Onze gravures de Riou. — Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Sommaire de la 685^e livraison (16 janvier 1885). Texte: Le capitaine Bassinoire, par J. Girardin. — Pihou, par P. des Malis. — Perspective des plans inclinés, par Frédéric Dillaye. — Les naufragés de la Calypso, par le capitaine Mayne-Reid, traduit de l'anglais, par M^{me} Gustave Demoulin. — Grand, par Marie Strahl. — Dessins de: Tofani, d'Henriet, Pranishnikoff, A. Ferdinandus. — Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

LE BON JOURNAL, Sommaire du numéro du 10 janvier 1886. — Jacques Normand: Le Rapide de P.-L.-M. — H. Sérignan: Les Organes de Paris. — Hector Malot: Le Lieutenant Bonnet (suite). — Victor Cherbuliez: Le Comte Kostia (suite). — Jules Moineux: Le Marchand de marrons. — Xavier de Montépin: Jean Vaubaron (suite). — Constant Guérout: Les Dames de Chamblas (suite). — Bureaux rue Racine, 26, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, publiée dans son numéro du 15

janvier 1886. — L'églantine, par Emile Pouillon. — Sac de Bonbons, poésie par Charles Braugrand. — Les Serbes et les Bulgares, par G. Bernier. — Artiste et Duchesse, par Eugène Muller. — La chasse aux Lions, par Alfred Assolant. — Perdreau, par Bernard de Laroche. — Chronique, causerie de quinzaine. — La mission du Capitaine, par H. D. de Charlieu. — La Science en famille, par L. Balthazard. — Lettres sur le Théâtre, par Henri de Bornier. — Correspondances et Concours, par Eugène Muller. — Illustrations par E. T. Compson, Dick de Lonlay, J. Gédardet, L. Bombled, W. H. Gaillard, etc., et d'après des œuvres Benvenuto Cellini. — Bureaux à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

St-NICOLAS, 6^e année. Sommaire du numéro 7. (14 janvier 1886). — Beppo, par Eudoxie Dupuis. — Le roman de Christian, par M^{me} Pierre Duchateau. — Les oiseaux bienfaisants, par Victorien Aury. — Alphabet en imade, par Tante Nicole. — L'âne savant, par J. Mussat. — La boîte aux lettres. — La Tirelire aux devinettes. — Illustrations par K. Knabl, A. Sandoz, Béard, Hopkins, Frédéric Régamey, Gaillard, etc. — Bureaux à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

JOURNAL DE L'AGRICULTURE, fondé par J.-A. Barral. — Rédacteur en chef: Henry Sagnier.

(G. Masson, éditeur, 120, boulevard St-Germain, Paris). Un an, 20 fr. — Abonnements d'essai: 1 mois, 1 fr. 50 en timbres poste. — Sommaire du N^o 875, du 16 janvier 1885: H. Sagnier. Chronique agricole. — Paul de Gasparin. La crise agricole, moyens d'y remédier. — Renou. Météorologie du mois de décembre 1885. — De la Tréhouais. Concours d'animaux gras en Angleterre. — Du Pré-Collot. Revue agricole de l'étranger. — De Sardiac. Les moissonneuses-lieuses en Australie. — Partie officielle. Circulaire sur la création des champs de démonstration. — Duffoure-Bazin. Concours des prix cultureux dans la Haute-Garonne. — Briot. Les champs d'expériences et de démonstration. — O. Marsais. Société nationale d'agriculture. — Roger. Le syndicat agricole de l'arrondissement de Provins. — Rémy. Revue commerciale et prix courant des denrées agricoles. — Boite aux lettres. — Gravures noires: Les moissonneuses-lieuses en Australie (1 fig.).

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

DISTILLERIE CENTRALE DU QUERCY
USINE A VAPEUR

CRÈME DE NOIX BOUTET

Liqueur tonique et anticholérique à base de fine champagne

MÉDAILLÉE PAR L'ACADÉMIE

Exiger le véritable nom : STANISLAS BOUTET
A CAHORS

Dépositaire du Rhum Goodson. Provenance directe de la Jamaïque
6 francs la bouteille d'origine, droits compris

GRAND ASSORTIMENT DE LIQUEURS ET VINS FINS

MAISON BLANC

COIFFEUR-PARFUMEUR
Galerie de Valon, Cahors.

SALON DE COIFFURE AU 1^{er}.

Produits spéciaux: Teintures du D^r Tomson de Bruxelles. — Poudre épilatoire. — Eau des Circassiennes. — William Gasson's Celebrat. — Hair-Elixir; croissance des cheveux, du D^r de Londres; éponges de Venise et cravates.

M. BLANC, donne des leçons de coiffure à son salon et à domicile.

PÉPINIÈRE RURALE
Cahors 1885, Médaille d'Or

La plus haute récompense décernée aux vignobles du Lot.

CRÉÉE EN 1878, PAR M. BRU,

Membre de la Société Agricole et Industrielle du Lot.

CULTURE SPÉCIALE DE PLANTS AMÉRICAINS
PRIX-COURANT 1885-1886

VIGNES FRANCO-AMÉRICAINES. PLANTS GREFFÉS ET SOUDÉS.		VIGNES AMÉRICAINES. PLANTS RACINÉS ET BOUTURES.			
	le c. m.	Boutures	Racinés	le c. m.	le c. m.
Alicante Henri Bouschet	40 350	4	35	12	100
Mauzac noir	30 320	3	25	9	80
Cinsaut ou Fausse noir	35 320	2	15	7	60
Petit Bouschet	40 350	4	35		
Chassela Doré	40 350	4	35		
Chalosse ou folle Blanche	40 350	4	35		
Clarette à gros grains	40 350	4	35		
Sémillon Blanc	40 350	4	35		
BOUTURES DE VIGNES FRANÇAISES					
pour greffer à 0 ^m 50 ^e de long.					
Alicante Henri Bouschet	3 20	3	25	18	130
Mérou ou Auxerrois à côte verte	3 20	3	25	12	100
Merlot et Cabernet Sauvignon	3 20	6	50		

GARANTIE DE L'AUTHENTICITÉ DES CÉPAGES LIVRÉS.

Méfiez-vous des personnes qui se disent représentants de M. Bru. M. Bru n'a point de représentants à Cahors.

AVIS

M. SALINIÉ, ancien maître d'hôtel, 7, rue St-Maurice, Cahors, à l'honneur de prévenir le public, qu'il vient d'avoir la représentation d'un des plus grands domaines de l'Hérault, pour les **PLANTS AMÉRICAINS** de toutes les variétés et choix, qu'il pourra fournir promptement à des prix très avantageux et garantir les espèces.

PLANTS AMÉRICAINS
SORTANT DES PROPRIÉTÉS
J. COMBETTE,
DE FRONTIGNAN

le mille.

Jacquez fructifères racinés, à 90 fr.

Jacquez fructifères en bout., à 20 fr.

Riparias Fabre, tomenteux :
— Géant en racinés, à 80 fr.

Riparias en boutures, à 20 fr.

Ces PLANTS sont garantis sur facture.

S'adresser à M. CAYREL, représentant à CAHORS, rue Fénélon, n^o 12.

PLANTS AMÉRICAINS
Ahybrides Français
RIPARIA GLOIRE DE MONTPELLIER
Alicante Henri Bouchet

PAUL ESTÈVE, PROPRIÉTAIRE,
rue Nationale, 19, Montpellier.

Tous ces cépages sont garantis authentiques, les paquets sont munis d'un plomb portant la marque ci-contre.

CAUSE DE DÉPART
Mobilier à vendre.

Composé de 6 chambres à coucher dont une en chêne style Louis XIII, salle à manger style Henri II, salon, glaces, lustres, suspensions, garnitures de cheminée et de foyer et tout l'aménagement de la maison. On vendrait séparément; visible de 9 h. à midi et de 1 h. à 5 heures, 7, rue Blanc Dutrouilh, 7, près la Place des Quinconces, Bordeaux. On louerait la Maison avec bail à partir du 1^{er} février 1886.

HERNIÉS PROLAPSUS, maladies de la vessie. Guérison assurée par la **Neptunide Rouillé**, (extrait de plantes marines). 30 années de succès. Réponse franco suivant timbre. Ecrire à M. A. Bretaudeau, pharmacien, aux Sables d'Olonne (Vendée).

L'Elixir de William Lasson est le seul efficace remède, pour faire pousser les cheveux, pour fortifier le bulbe pileux et pour donner de la vitalité aux petits cheveux. Se méfier des contrefaçons; exiger le nom de « William Lasson ».

Prix, le flacon: 5 fr.

Dépôt à Cahors, chez M. Blanc, Galerie de Fontenille.

EAU MINÉRALE NATURELLE
VICHY

Sources de l'Etat. Applications en médecine: **GRANDE-GRILLE.** — Affections lymphatiques, maladies des voies digestives, engorgements du foie et de la rate, obstructions viscérales. **HOPITAL.** — Affections des voies digestives, pesanteur d'estomac, digestion difficile, inappétence. **CÉLESTINS.** — Affections des reins, de la vessie, gravelle, calculs urinaux, goutte, diabète, etc. **HAUTERIVE.** — Prescrit comme Célestins.

Administration de la C^{ie} concessionnaire: PARIS, 8, Boulevard Montmartre

EXIGER le NOM de la SOURCE sur la CAPSULE

Dépôt chez tous les marchands d'eaux Minérales, Droguistes et Pharmaciens.

Le propriétaire-gérant, Layton.

ÉLEGANCE — PLUS DE DOS RONDS — SOUTIEN avec les

BRETELLES AMÉRICAINES HYGIÉNIQUES

La BRETELLE AMÉRICAINNE élargit la poitrine, produit une libre respiration et a une valeur inappréciable pour la jeunesse. Elle écarte toute tendance au **Dos Rond**, renforce la voix et les poumons et est indispensable par le bien-être qu'elle donne à tous ceux qui en font usage.

Prix suivant qualité: 3, 5, 7.50 et 10 fr.

Seul dépôt chez: J. LARRIVE, fils aîné, 16, rue de la Liberté, Cahors

Machines à coudre de tous systèmes, garanties sur facture.

MERCERIE, BONNETERIE, DRAPERIE, CHAUSSURES, ARTICLES DE VOYAGE ETC

MAISON DES 100,000 PALETOTS

ROLDÉS & MOILIN

Maison principale à Périgueux

Draperies et nouveautés Françaises et Anglaises pour Vêtements sur mesure. — Habillements tout faits. — Confection très soignée. — Uniformes et Livrées.

CHEMISES SUR MESURE
Gilets et Caleçons de flanelle. — Couvertures de voyage. — Vêtements de Caoutchouc. — Faux-cols. — Cravates, etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — TRAVAIL IRRÉPROCHABLE

M. Victor PIZANY, premier coupeur, intéressé Gérant de la Maison

Nota. — Pour cause d'agrandissement les magasins et ateliers situés rue de la Liberté n^o 11 sont transportés boulevard Gambetta 32 (En face la Mairie).

LIQUEUR DITE ELIXIR DES VOSGES
Ayant obtenu la Grande
MÉDAILLE D'OR
L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1878

FOURGEAUD & LACOSTE
Membres de l'Académie nationale. Inventeurs & Fabricants
PÉRIGUEUX

Il est facile d'imiter. Il est difficile de créer
l'Elixir des Vosges est une liqueur SUI GENERIS dont les Bourgeois de Sapin forment essentiellement la base.
Il n'est pas et ne peut pas être une imitation de la GRANDE CHARTREUSE

PÉRIGUEUX 1880 DIPLOME D'HONNEUR
BOURNEVILLE 1878
On demande des représentants sérieux, pouvant fournir de très bonnes références.